

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 44

Artikel: Le Tsar à la chasse de l'ours
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193893>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le juge appelle ce dernier devant lui.
— Avez-vous des balances? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le juge.

— Et des poids?

— Je n'en ai pas.

— Comment alors pouvez-vous peser votre beurre?

— C'est bien simple, répond le paysan. Depuis que le boulanger m'achète du beurre, je prends mon pain chez lui. La miche est de trois livres, et c'est son pain qui me sert de poids pour peser mon beurre. Si le poids n'y est pas, c'est sa faute et non la mienne.

Le paysan fut acquitté.

On sait qu'un modeste monument rappelant la mémoire de Louis Favre, l'entrepreneur du Gothard, a été inauguré l'autre jour, sur la place de la nouvelle poste à Genève. M. Turettini, président du Conseil administratif, a prononcé à cette occasion un discours dans lequel nous avons remarqué ce passage :

Il y a quelques semaines, Chêne-Bourg était en fête, célébrant la gloire d'un de ses enfants: mais, aujourd'hui, dans cette manifestation plus modeste, nous ne devons pas oublier ses utiles collaborateurs, MM. Rambert et Bossy, et M. Maunoir, ancien conseiller administratif, qui ne sont plus.

Nous ne sachons pas que M. l'avocat Rambert soit mort: nous aimons à croire, au contraire, qu'il se porte à merveille.

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

II

— Mère chérie, vous ne voulez pas, sûrement, voir votre enfant malheureuse, suppliait Isabelle toute éplorée sur les genoux de sa mère. Il n'y a pas de raisonnement, d'argument contre lui. N'est-il pas toujours, ce Paul que vous n'avez cessé d'estimer, d'aimer, j'ose le dire, un peu comme un membre de notre famille?

— Oui, un peu comme un parent... Mais nous n'avons nullement en garde contre une prétention si hardie... j'ai eu tort de ne pas veiller plus tôt...

— Il eût fallu y veiller de tout temps, m'empêcher de connaître Paul. Le connaître, l'aimer, pour moi c'est tout un. C'est pourquoi aucun indice révélateur n'a pu le mettre en garde. Tu n'as jamais pu apprécier l'anormal: il ne s'est pas produit. Pour nous aimer, nous n'avons pas eu à changer, mais à progresser un peu chaque jour.

— Mais c'est pur enfantillage, ma fille! une de ces amourettes qui passent sans que l'on s'en aperçoive. D'autres, non moins aimables, partis plus avantageux, se présenteront... se présentent déjà. Qui te dit qu'un autre ne serait pas aussi aimant, aussi aimé?

— Parce que c'est Paul que j'aime. Parce que je ne veux pas d'autre espoir que d'être

à lui. Parce que je l'aime plus que tout au monde...

— Oui... Plus que ta mère!

— Oh! pardonne, mère chérie, toujours aussi chérie! pardonne cet aveu; mais il a pris une autre place sans prendre la tienne. Cette place, la première peut-être, est bien à lui. Je l'ai toujours aimé comme le frère que j'aurais voulu avoir; et maintenant c'est plus... Séparer notre destinée, ce serait doublement la briser.

— Pauvre enfant! Je sais de qui tu tiens... C'est ainsi que moi aussi j'ai voulu ton père! avouait Mme Bordot, émue à ce souvenir, à cette comparaison.

— Mère chérie, promets-moi d'intercéder auprès de mon père!... Si tu le veux bien, il t'écouterait, acheva Isabelle suppliante, en la voyant touchée.

M. Bordot, bientôt instruit, ne se rendait pas à l'intercession de sa femme, aux projets imprévus de sa fille; il avait les siens, à lui, qu'il lui coûtait d'abandonner.

Sans violence, comme sans hostilité réelle, il résolut d'employer une prudente temporisation, tous les moyens de distraction et de persuasion qui semblaient s'offrir d'autre part.

Le jeune vicomte de Pontvarin venait précisément de faire les premières ouvertures pour être agréé auprès de la jeune fille.

C'était un gentilhomme accompli, d'un esprit et d'un extérieur distingués; en un mot, un homme séduisant et honorable, de vieille noblesse limousine.

M. Bordot fondait beaucoup d'espoir sur les avantages du nouveau soupirant, qui, d'ailleurs, lui paraissait sincèrement épris.

Isabelle, récemment rentrée de pension, n'avait pas encore réellement fait son entrée dans le monde. Un élément de distraction se présentait donc naturellement. On allait profiter de la fin de la saison d'hiver pour la lancer dans le cercle des relations amies.

Une série de fêtes la mettait fréquemment en présence du jeune vicomte. Déception pour celui-ci, ennui pour elle. Autant il se montrait empressé, autant elle était visiblement indifférente, presque antipathique, semblant deviner l'écran interposé entre elle et le fiancé de son cœur.

Elle sentait instinctivement que sous ces hommages, tous ces entraînements mondains avaient pour but cherché de la dérober à la pensée du cher absent, qui en ce moment travaillait vaillamment à conquérir ses titres de docteur en médecine.

Réfractaire à cette influence, elle y résistait spontanément, de toutes les forces de son cœur; victime entraînée, mais non résignée au sacrifice.

Et les mois s'écoulant dans le statu quo d'une mutuelle expectative, elle tombait enfin dans un état de langueur peu à peu inquiétant.

Le médecin consulté conseillait les voyages et les bains de mer. La saison approchait, précieuse circonstance, suivant la tactique de M. Bordot.

Un jour, en présence d'Isabelle, il s'entretenait avec le vicomte de ses projets de villégiature et, comme par hasard, il se trouvait que l'un et l'autre avaient fait élection de la même plage, la plage tranquille de Fécamp, où l'on aurait l'agrément de se retrouver journalièrement « entre amis. »

La jeune fille n'était nullement dupe de cette prétendue coïncidence du hasard. A bout de résistance, elle résolut à cette occasion de brûler ses vaisseaux.

— Père, dit-elle avec calme et fermeté dès que se fut retiré le vicomte, je vous demanderai comme une grâce de m'épargner cette saison d'eaux.

— Comment! comment!... Mais puisque c'est la prescription du docteur. N'est-ce pas d'ailleurs une agréable distraction, toujours désirée?

— Non, pas en compagnie de M. de Pontvarin. Je ne puis guère me dissimuler le mobile de ses assiduités, et je dois vous déclarer que je ne suis pas disposée à m'y prêter.

— Etrange, étrange enfant! Quels griefs si graves peux-tu avoir contre ce gentilhomme dont les intentions, telles que tu l'insinues, ne peuvent être que flatteuses?

— Je n'ai contre lui d'autres griefs que sa propre méprise à mon endroit. Je ne lui reproche que de ne pas être celui auquel appartient mon cœur, ou plutôt de ne pas comprendre qu'il ne peut être celui-là.

— Ah oui! une amourette en miniature, un désespoir de petite fille!... Mais, mon enfant, tout cela passe comme le goût des poupées. Il faut y mettre un peu de bon vouloir, secouer cela. Voyons, soyons justes: M. de Pontvarin ne vaut-il pas au moins ton Paul Fernel?

— Que peuvent être pour moi les mérites de votre ami, si je suis incapable de les apprécier? Pour moi, ce personnage n'existe pas, je l'abandonne à la foule des inconnus; et c'est encore de la générosité, car ses chibissions me le rendent moins qu'indifférent.

Pardonnez-moi cette relative insoumission. Je suis désolée de contredire ainsi vos volontés; mais les miennes sont fixées, à jamais fixées. Si vous me refusez à Paul, je me soumettrai à votre décision; mais, cher père, vous êtes ainsi l'arbitre de ma destinée heureuse ou malheureuse.

Elle parlait avec le calme triste des grandes résolutions, sans larmes, sans véhémence; toute sa physionomie révélait l'empreinte d'un chagrin constant, confirmait la sincérité de ses paroles, mieux que n'auraient su le faire les accès les plus violents, les plus désordonnés.

M. Bordot avait, avec un esprit large, un véritable cœur de père. Voyant Isabelle prête au désespoir, toute résolue et virile, il l'attira à lui, l'embrassant avec une tendre effusion.

— Non, mon enfant, je ne veux pas te rendre malheureuse, tu auras celui que tu aimes!

— Cher père! murmura-t-elle, sanglotant de bonheur.

En voyant pleurer devant lui les deux femmes, irrésistiblement dominé, lui aussi, par l'émotion, il sentit deux grosses perles humides couler le long de ses joues.

Sa femme et sa fille tombèrent dans ses bras, écrasées de joie attendrie, et lui, muet, contenait ainsi, dans cet embrassement, la somme de son amour et de son bonheur.

(A suivre).

Le Tsar à la chasse de l'ours.

Dans les forêts profondes de la Russie septentrionale apparaissent des ours d'une force et d'une grandeur peu com-

munes, ne se gênant guère pour mettre en fuite une meute de chiens, étouffer dans leurs bras velus le chasseur qui s'est laissé saisir. Fauves énormes et superbes, vraiment dignes d'exercer le courage et l'habileté des chasseurs moscovites.

Comme son père, Alexandre III est grand chasseur d'ours. Des piqueurs cernent le fauve et le rabattent vers l'empereur, à qui l'honneur est réservé de tirer le fauve. S'il n'est que blessé, l'animal furieux se dresse tout debout, marche sur son adversaire, ses pattes de devant étendues comme des bras frémissants et velus. Nul ne tire après le tsar, mais un cosaque de sa suite s'avance armé d'une longue pique, traversée d'une tige de fer qui lui donne l'aspect d'une croix. Aveuglé par la rage, le fauve saisit la tringle de ses puissantes griffes et ramène vivement la pique sur lui-même, s'enferme, se transperce, se poignarde, tombe et meurt dans un flot de sang.

Boutades.

Calino se mêle maintenant d'astronomie.

On annonçait devant lui que les jours recommençaient à diminuer.

— Ah! tant pis, exclama-t-il.

Puis, après réflexion :

— Si j'avais été à la place de la Providence, il me semble que j'aurais mieux su arranger les choses... Car enfin n'est-il pas absurde que le soleil se couche de meilleure heure juste à l'époque où l'on aurait le plus besoin qu'il éclaire, puisque les nuits sont plus longues!

X..., qui ne passe pas pour attacher ses chiens avec des saucisses, rencontre un bohème de sa connaissance :

— Te voilà fort à propos. Si tu veux passer la soirée à la maison, viens vers dix heures, et tu entendras de la bonne musique. Tu auras l'invitation à la valse.

— Hum! soupire le pauvre hère, j'aurais mieux aimé l'invitation au gigot.

Un gommeux et une gommeuse rentrent après minuit en voiture découverte. Chemin faisant, ils ont la malchance de rencontrer certains équipages nocturnes bien connus.

— Pouah! s'écria le jeune couple, c'est à n'y pas tenir.

— Peuh! fait le cocher avec philosophie... Du moment qu'on sait ce que c'est!...

Monsieur s'aperçoit qu'une boîte de cigares qu'il a entamée la veille est à moitié vide.

S'adressant alors à son domestique avec bonhomie :

— Ce n'est vraiment pas raisonnable, mon brave Baptiste, « nous » fumons beaucoup trop.

M^{me} Quillembois, l'adorable brune que l'on sait, est en butte aux assiduités d'un jeune cousin qui veut absolument lui prouver qu'il n'est pas un gamin.

Elle conte la chose à son mari.

— Il m'est impossible de m'en débarasser, dit-elle; il a réponse à tout.

— Hé! mais... fait Quillembois, il faut lui montrer les dents...

— Je l'ai fait.

— Eh bien?

— Il dit que ce sont des perles!

Au moment de se mettre à table, notre ami K. sonne son domestique.

— Comment, vous ne m'avez pas fait de pommes de terre avec mon beef-steak?

Le domestique, se frappant le front :

— C'est vrai, je les ai oubliées.

Puis naïvement :

— C'est d'autant plus bête que je les aime beaucoup.

La Feuille d'Aris de Vevey a fait un curieux calcul relatif au *Messenger* boiteux. En mettant les exemplaires de l'édition de 1893 les uns à la suite des autres dans le sens de la longueur, on ferait une lignée de Vevey à Morges. Entassés les uns sur les autres, ils formeraient une pile qui aurait deux fois et demi la hauteur de la Tour Eiffel. Le poids total s'élève à 15,600 kilos.

Conférences André. — Les causeries si intéressantes de M. le professeur André, qui ont eu un brillant succès les années précédentes, et qui attirent toujours un auditoire très nombreux, recommenceront *jeudi 9 novembre*. Au nombre de 14, et divisées en 2 séries, elles auront lieu chaque jeudi, à 5 heures du soir, au Musée industriel. M. André nous parlera de V. Hugo, de Hérédia, de Cherbuliez, de Béranger, etc.

Société de l'Orchestre. — Nous rap-pelons que c'est vendredi prochain, 10 novembre, à 8 heures du soir, qu'aura lieu le grand concert donné par l'Orchestre de la ville et de Beau-Rivage, avec le concours de M. F. Blumer, pianiste. Vente des billets dès le 8 novembre, chez MM. Foëtisch frères, rue de Bourg.

Favey, Grognuz et l'Assesseur.

— Nous informons MM. les libraires et autres personnes qui nous demandent cette brochure, tirée à 4500 exemplaires, qu'elle est aujourd'hui entièrement épuisée.

— Un certain nombre d'exemplaires du *Voyage de Favey et Grognuz* à l'Exposition de 1878 sont encore en vente.

THÉÂTRE. — La seconde représentation de *Dora* a eu lieu, jeudi, devant une salle bien garnie. De nombreux et chaleureux applaudissements ont prouvé à nos excellents artistes que la faveur du public leur est acquise. Allons, tant mieux, on aime encore la bonne comédie, à Lausanne, et tout nous fait espérer que M. Scheler aura souvent l'occasion de s'en convaincre, durant cette saison théâtrale.

Demain, dimanche, **Les Bohémiens de Paris**, grand drame populaire. Jeudi, 9 novembre, **Jean-Marie**, le beau drame en vers, de Theuriet, qui fut donné sur notre scène, il y a quelques années, par M^{me} Sarah Bernhard, et **Le Médecin malgré lui**, comédie en trois actes, par Molière.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR** pour l'année 1894 recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

L. MONNET.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE

Agendas de bureaux et Calendriers 1894

Cartes de visite et d'adresse. — Faire-part. — Programmes. — Menus. — Factures, etc.

VINS DE PORTO D'ORIGINE
HOOPER FRÈRES, A OPORTO
MAISON FONDÉE EN 1851.

VINS DE VILLENEUVE
Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

Première série, augmentée de plusieurs morceaux et ornée de vignettes. En vente au bureau du journal. Prix 2 fr.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, **Morges**, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes; draperie, cotons, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrement.
Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,75. — Canton de Genève 3 % à fr. 107, —. De Serbie 3 % à fr. 87,75. — Bari, à fr. 56,50. — Barletta, à fr. 45,50. — Milan 1861, à 37. — Milan 1866, à fr. 11. — Venise, à fr. 24,90. — Ville de Bruxelles 1866, à fr. 106,50. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,25. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,90. — Tabacs serbes, à fr. 11,40. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.